

M. ARIBAUD-FARRÈRE

La Bête du Gévaudan" identifiée



En vente chez l'auteur :
14, rue de la Paix, BÉZIERS
C.C.P. Montpellier 32801

DU MEME AUTEUR

Ont déjà paru :

TEMPS HEUREUX, roman folklorique (Ed. Salle, Nîmes).
LES ESSEULÉES (roman documentaire lozérien (Ed. Subervie,
Rodez).

Pour paraître prochainement :

RAYMOND VII, COMTE DE TOULOUSE ou Les fastes de Beaucaire.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

Les Légendes

Elles ont pour base un événement, souvent historique, que l'imagination et les sentiments populaires ont amplifié, déformé, parfois dénaturé (ce mot étant pris dans son sens primitif).

Et cela, sous l'influence d'un milieu, d'une certaine ambiance : sol, climat, végétation, faune, mode de vie de l'être humain...

Il est des légendes religieuses, des légendes épiques, des légendes gracieuses et gaies dans les pays riants, des légendes terrifiantes dans les régions isolées, au dur climat, aux sombres paysages, à la faune redoutable, au passé chargé de superstitions, où les terreurs ancestrales, lourd héritage, sont une tradition...

A ce dernier genre appartient « La Bête du Gévaudan », légende qui prit naissance dans les massifs boisés des monts de Mercoire.

Et c'est pour l'expliquer, en partie, que nous avons voulu d'abord présenter, dans sa réalité effrayante, cette forêt de Mercoire, berceau (si l'on peut dire), de la fabuleuse « Bête ».

La Forêt de Mercoire

Ce nom évoque l'antique forêt située dans la partie Est du Gévaudan, entre Langogne et la plaine de Montbel. Elle ne couvre plus que 340 hectares de terrain, mais jusqu'au 19^e siècle, elle en occupait 6.400. C'est une forêt d'altitude (1.200 à 1.500 m.) où dominent les épicéas et les hêtres.

Pendant l'hiver, de la Toussaint au mois d'avril, la neige tombe et le vent l'amoncele en congères de plusieurs mètres de hauteur. Le froid y est intense.

C'était, autrefois, une forêt touffue, presque sans pistes, avec des arbres géants qui, arrêtant les rayons du soleil, donnaient au paysage inhabité et désert, un aspect lugubre. La faune sauvage qui la peuplait : sangliers, ours et loups, concourait à faire éprouver, dans cette forêt, un sentiment d'insécurité et d'effroi.

Mais ce n'est ni par son étendue, ni par son épaisseur, ni par son dur climat, pas plus que par sa redoutable faune qu'elle a exercé longtemps une terreur superstitieuse sur les esprits. Son histoire, faite de légendes et aussi de réalités, en est presque uniquement responsable.

Du temps des Gaulois, on l'appelait la forêt de Luc, Luc étant, comme on sait, un dieu aux attributions vagues et multiples, que les Gabales adoraient et qui a laissé son nom dans de nombreux villages de la province. C'était un bois sacré, au milieu duquel se trouvait, croit-on, un séminaire de druides. Là, les futurs prêtres s'initiaient à la religion druidique qui n'était pas celle des autres Gaulois, religion secrète, basée sur les révolutions célestes, la croyance aux trois cercles de l'existence et à l'immortalité de l'âme.

Les druides, savants et philosophes, par le mystère dont ils s'entouraient, la crainte que leur religion, inconnue de la masse,

inspirait, exerçaient une grande autorité sur les Gabales qui voyaient aussi, dans le bois sacré, une puissance vivante et occulte. Pourtant, tous les hommes étaient admis aux cérémonies du culte populaire célébrées dans la forêt : cueillette du gui, chants, sacrifices humains, en l'honneur de leurs dieux païens : Teutatès, Bélénius, Taranus, Esus..., divinités qui se contentaient d'un nom, leur représentation (image, temple, écriture) étant interdite.

Vint la domination de Rome qui détruisit la puissance des druides et enseigna sa religion aux Gabales.

Dès lors, la forêt de Luc fut consacrée à Mercure, le dieu des voyageurs, des marchands et des voleurs. C'est depuis cette époque qu'on l'appelle : Mercoire.

Un temple fut dressé au sein de la forêt, avec une statue du dieu, réplique du colossal Mercure gaulois que le sculpteur grec, Zénodore avait élevé sur le Puy-de-Dôme. Le dieu portait les attributs de ses fonctions : des ailes aux pieds pour les voleurs ; un caducée à la main pour les commerçants.

Bandits et marchands offraient en commun leurs hommages à Mercure et essayaient de se le rendre favorable par des prières et des sacrifices. Réunis autour de l'autel dressé devant le temple, agresseurs et agressés éventuels immolaient des taureaux au dieu protecteur.

Malgré l'introduction du Christianisme, ce culte dura jusqu'au 12^e siècle. L'Eglise s'en inquiétait. Si bien que, dans les premières années du 13^e siècle, l'évêque du Gévaudan, Guillaume IV de Peyre, s'entendit avec un voisin de Mercoire, le riche et puissant baron de Randon, pour faire construire, dans la forêt, un monastère qui prendrait la place du temple païen.

Le monastère s'éleva dans le lieu le plus sauvage du pays, à 1.200 m. d'altitude, fut confié à des religieuses de l'ordre de Cîteaux et porta le nom d'abbaye de Notre-Dame-de-Mercoire.

Durant toute son existence, l'abbaye joua un rôle humanitaire : Tous les soirs, « la cloche des perdus » résonnait pour appeler les voyageurs égarés dans la tourmente. Et l'infortuné colporteur, le muletier ou le chevalier revenant de guerre trouvaient asile et nourriture dans l'hospitalière abbaye.

Mais, Notre-Dame de Mercoire possédait aussi, comme beaucoup d'églises et de monastères et même de centres laïcs (châteaux ou villages), le droit d'asile. C'est dire que celui qui pouvait entrer dans l'édifice, acquérait l'immunité vis-à-vis des justices royale ou seigneuriale.

Ce droit ne s'appliquait, en principe, qu'aux innocents injustement poursuivis.

Mais, à l'abbaye de Mercoire, on possédait un morceau de « La Sainte Corde » qui avait lié le Christ pendant sa Passion. Il était admis que cette relique donnait, à l'abbaye, le pouvoir de délivrer de la pendaison les bandits qui y avaient été condamnés.

Ainsi, se substituant, en quelque sorte, à Mercure, l'abbaye devint-elle la protectrice de criminels en rupture de ban.

La forêt de Mercoire était surtout traversée par des muletiers qui, par la voie régordane, transportaient les vins du Languedoc vers Lyon ou les draps de Marvejols, La Canourgue, Mende, à St-Etienne et au Puy. Les brigands parcouraient la même forêt pour y détrousser les marchands ou pour échapper au gibet qu'un crime récent ou ancien leur avait mérité.

Souvent, les bandits et leurs victimes se retrouvaient dans la Sainte Abbaye.

Pendant la guerre de Cent ans, après l'exécution de Jeanne d'Arc, une bande de routiers, de 10.000 à 15.000 brigands, sous les ordres du Castillan, Rodriguez de Villandendo, établit un de ses repaires dans la forêt de Mercoire. De là, elle faisait des incursions hors de la région : dans le Rouergue, le Vivarais ou le Languedoc, pillant, rançonnant et semant la terreur dans une partie de la France.

Pendant les guerres de religion, l'Abbaye fut brûlée par les soldats de Merle. Mais, elle fut bientôt reconstruite.

Comme s'il fallait que la forêt de Mercoire jouât jusqu'au bout son rôle mystérieux et dramatique avant d'être détruite pendant la Révolution de 1789, c'est de son sein que jaillit en 1764, la fameuse « Bête du Gévaudan ».

L'hôte insolite de l'Abbaye de Mercoire

Au cours de l'été 1764, apparut, à l'abbaye de Notre-Dame de Mercoire, un personnage énigmatique et troublant.

Il était jeune, blond, de joli visage, vêtu en gentilhomme : avait des attaches fines et racées, un port assuré, un peu hautain, des yeux bleus inquiétants par la froideur et l'acuité du regard qu'ils jetaient de haut.

Le nouveau réfugié ne frayait pas avec le commun. Il mangeait à une table particulière, disposait d'une chambre pour lui seul, était l'objet des prévenances de l'abbesse, du profond respect des religieuses. Pendant tout son séjour à l'abbaye, on ne l'appela que « Messire ».

C'est que, « Messire » était de haute extraction. Il descendait d'une vieille famille puissante et respectée originaire du Midi de la France.

Son père, dignitaire de la couronne, avait l'oreille du roi.

Sa mère, dame de qualité, apparentée à la plus haute noblesse du royaume, jouait un rôle à la cour du « Bien aimé ».

Dans la famille, les officiers supérieurs, les Conseillers du roi, les consuls, les ambassadeurs, les évêques et les abbesses ne se comptaient plus.

Messire était né dans un Hôtel parisien en l'an de grâce 1740. Comme la plupart des nobles de son époque, ses parents abandonnèrent son enfance aux soins de mercenaires. Aussi, ses mauvais instincts se donnèrent-ils libre cours, sans que rien vint les freiner.

Un jour, il étrangla, de ses mains, un jeune chat qui jouait

avec lui. Une autre fois, il mit le feu aux jupons d'une femme de chambre.

Quand sa mère l'amenait à la cour, toutes les dames se l'arrachaient, parce qu'il était joli et paraissait intelligent. Comme elles voulaient l'embrasser, il crachait sur leurs robes à paniers ou griffait leur visage poudré.

En grandissant, l'enfant ne s'amende pas et il est bientôt célèbre par son insolence et sa cruauté.

Inquiet de l'esprit non conformiste de son rejeton, le père décide, pour essayer de le faire entrer dans la vie normale, de le marier. Il lui choisit une jeune fille de la noblesse, riche et laide. En 1763, le jeune homme épouse, sous la contrainte, cette demoiselle qu'il n'aime pas et qu'il déteste bientôt.

Un mois après, il loue une garçonnière près de Paris. Là, avec d'autres libertins, il mène une vie tellement dépravée qu'il est recherché par la police, arrêté et emprisonné. Au bout de deux mois, sa famille le fait libérer.

A peine sorti de prison, il regagne sa garçonnière de la banlieue parisienne et il reprend son même genre de vie dissolue. La police le traque à nouveau.

Alors, au début de 1764, il s'enfuit dans le Midi, fait arranger le château de ses pères en « temple de la débauche » et se croit à l'abri des recherches. Mais, de ses incursions dans les villes voisines a jailli un tel scandale que la police est de nouveau à sa poursuite.

Cette fois, l'affaire est sérieuse. Il faut qu'il se cache pour un temps afin de se faire oublier. Il connaît l'abbaye de Mercoire, en Gévaudan, où une de ses parentes a été abbesse. Il va demander asile à ce monastère.

Et c'est là que nous l'avons vu arriver, au début de l'été 1764 et s'y installer sous le nom de « Messire ».

Les crimes du monstre "Messire"

et les lamentables échecs de ses poursuivants

Nous voyons mal ce méprisable personnage, amateur de toutes les perversions sexuelles, sans cesse à la recherche de plaisirs faisandés, passer sa vie en prières dans un monastère. Aussi, n'en fut-il rien.

Pendant quelques jours, le réfugié se mit à arpenter la région. Il s'arrêtait avec complaisance devant les jeunes bergères aux joues fraîches, au regard candide, en se disant qu'il serait bon de les mordre. Mais, il lui faudrait, auparavant, inventer un stratagème...

Au bout de quelque temps d'une vie oisive et austère, Messire s'ennuya. Ses plaisirs maudits lui manquaient. Marchant à travers bois en frappant, de sa badine, les arbres innocents et les bestioles qui n'en pouvaient mais, il se demandait comment, dans ce pays sévère, de vie très religieuse, il pourrait trouver des distractions selon ses goûts, lorsque le hasard vint en aide à son imagination dépravée.

Il était à une lieue de son asile, quand il aperçut, au cœur de la forêt, uneasure solitaire. Devant la porte, un paysan dépouillait un animal. Curieux, Messire s'approcha, lia conversation avec l'homme qui lui dit avoir pris au piège un loup dont il apporterait la peau à Mende, afin de recevoir, du Louvetier, la prime à laquelle sa capture lui donnait droit.

Le gentilhomme, fermant les yeux, semblait rêver. Son imagination perverse l'amenait à se voir vêtu de cette dépouille et poursuivant bergers et bergères afin d'assouvir, sur eux, ses bas instincts. Du même coup, il mystifiait une population simple et confiante, ce qui ajoutait un piment supplémentaire à ses satisfactions sadiques.

Il ouvrit les yeux, fixa sur son voisin un regard qui irradiait

une joie diabolique et interpella l'homme en ces termes :

— Eh ! Manant ! Tu vas me donner cette peau de loup !

— Mais, ma prime ?... hasarda timidement le paysan.

— Palsambleu, rustre ! s'écria Messire, mes désirs sont des ordres ! Et il fit mine de lever sa badine à pomme d'argent.

— Bien, Monseigneur ! dit l'homme pris d'un tremblement soudain.

— Voilà ce qu'il me faut ! déclara l'hôte de l'abbaye, en examinant la peau fraîche. Ecoute-moi bien, maraud ! continuait-il, cette défroque restera dans ta demeure, enfermée dans la panetière que je vois là-bas. Je viendrai la revêtir quand bon me semblera. Et, bouche cousue, n'est-ce pas ? Sinon... Il y a de beaux arbres, alentour, pour te pendre haut et court ! »

Et il éclata de rire.

Puis, jetant une livre tournois au vilain aussi abasourdi qu'effrayé, il rentra à l'abbaye.

On était au mois d'août ; la moisson battait son plein. Les troupeaux n'étaient gardés que par de tout jeunes gens qui ne rentraient à la ferme qu'après l'apparition des étoiles. Un soir, une jeune fille est assaillie dans le canton de Villefort ; on ne retrouve son cadavre qu'au petit jour, affreusement mutilé. Comme il était impossible de voir un loup ordinaire dans le meurtrier, la stupeur et l'effroi s'emparèrent des habitants de la région.

Bientôt, le bruit de cette attaque se répandit dans tout le Gévaudan.

Quelques jours plus tard, une nouvelle agression suivit la première ; d'autres lui succédèrent et l'on parla, désormais, d'une bête fabuleuse, d'un aspect épouvantable et d'une extrême férocité ; quelque chose comme le Minotaure de Crète, le Dragon de Libye ou la Tarasque de Provence. Mais, l'apparition était d'autant plus étrange, qu'elle se produisait en plein 18^e siècle.

Les Gévaudanais, tout d'abord désespérés, se ressaisissent : ils organisent des battues. En vain. Des loups sont tués, mais pas « La Bête ».

A l'abbaye, les marchands, qui ne circulaient plus qu'en groupes armés, s'entretenaient des crimes de l'animal fantastique. Messire faisait son profit de toutes les nouvelles qu'il écoutait attentivement, se mêlant aux conversations, suscitant des confidences et se montrant le plus farouche ennemi de « La Bête ».

Ainsi était-il instruit de la date des battues. Et ce n'est que le lendemain de celles-ci qu'il agissait.

Les muletiers s'étendaient sur les atrocités du monstre : on avait trouvé une femme dont « la tête était arrachée des épaules » ; une autre « rongée entièrement de la ceinture au bas ». On découvrait des visages écorchés, des lèvres tuméfiées, des corps d'où le sang avait été aspiré, des chairs tailladées...

Il est bien évident que ces actes horribles ne pouvaient être l'œuvre de loups. D'autant plus que les victimes n'étaient que des enfants ou de jeunes femmes.

Alors, une terreur sans nom se répandit dans le pays. Dans les pâturages, les vaches qui, d'habitude, s'élançant sur le loup qu'elles ont senti, poussaient des bramelements de détresse et partaient au galop vers l'étable dès qu'elles avaient flairé « la Bête ». Les paysans n'osaient plus se rendre aux champs ; les foires étaient désertées. Les voyageurs n'allaient jamais seuls, mais toujours en groupe et bien armés.

Cette bête, qu'on n'avait pas vue, on la décrivait, l'imagination aidant, sous divers aspects. Certains la représentaient comme un loup énorme dont la bouche rejetait du feu et dont les poils étaient longs et raides comme de l'acier. Aug. André, dans « La bête du Gévaudan », la décrit ainsi : « Elle était à peu près de la grandeur d'un âne, le poitrail fort large, la tête et le col fort gros, les oreilles plus longues que celles d'un loup, le museau à peu près comme celui d'un cochon. Ses yeux, qu'il a comme ceux du loup sont sous une houppes de poils fort longs. On entend un bruit sourd comme celui d'un chien qui veut aboyer. Il traîne le ventre contre terre et bat ses flancs de sa queue extrêmement longue et touffue, d'une force horrible ».

On sait qu'à cette époque, où le Gévaudan était encore infesté de loups, des primes étaient offertes par les Syndics des villes à qui pouvait montrer un de ces animaux tué ou capturé. Les primes furent, à cette occasion, considérablement augmentées et multipliées. Les Etats du Languedoc renchérèrent et promirent 2.000 livres à qui débarrasserait le Gévaudan de la Bête. Hélas ! Nul Thésée, nul Saint Georges, nulle Sainte Marthe ne se montra pour délivrer la province de cet être monstrueux.

On essayait bien de mettre un peu partout des pièges et des appâts empoisonnés. Mais, « La Bête » esquivait les uns et dédaignait les autres. »

Les Etats se décidèrent, alors, à faire appel à l'armée. Ils envoyèrent, sous les ordres de Duhamel, une compagnie de dragons pour combattre l'animal. 1.200 paysans venus du Rouergue

et de l'Auvergne se joignirent aux soldats. Cela faisait une assez belle troupe ! Mais, y eut-il panique collective ou faillite de commandement ?... Ces hommes ne purent débusquer l'animal. Et cependant, leur capitaine le décrivait, dans une lettre à l'Intendant du Languedoc, avec un luxe de détails qui laisserait supposer qu'il l'avait approché de très près.

« Cet animal, écrivait-il, est de la taille d'un taureau d'un an ; il a les pattes aussi fortes que celles d'un ours, avec 6 griffes à chacune, de la longueur d'un doigt. La gueule extraordinairement large, le poitrail aussi fort que celui d'un cheval, le corps aussi long qu'un léopard, la queue grosse comme le bras et au moins de quatre pieds de longueur ; le poil de la tête noirâtre, les yeux de la grandeur d'un veau (sic) et étincelants, les oreilles courtes comme celles d'un loup et droites, le poil du ventre blanchâtre, celui du corps rouge avec une raie noire, large de quatre doigts depuis le col jusqu'à la naissance de la queue¹ ».

Et le capitaine concluait en affirmant que la Bête était sur-naturelle et qu'il n'était donc pas au pouvoir des hommes d'en venir à bout.

Paralysés par la peur, désarmés devant la nature des crimes commis par « La Bête », peut-être pris d'une psychose de folie collective, les habitants du Gévaudan voyaient partout cet être fantastique. On l'avait aperçu dans l'Aubrac et jusqu'en Auvergne. Or, en réalité, « la Bête » n'opérait que dans les Monts de Mercoire et ses environs immédiats.

Mais, il y avait de nombreux loups, en Gévaudan et dans tout le Massif Central. Pour la province qui nous intéresse, Auguste André affirme que le nombre de ces carnassiers abattus fut de 600, entre 1764 et 1767.

Nous savons que, faute de moutons, les loups s'attaquaient à l'homme. Rien d'étonnant, alors, qu'on trouvât des clavicules ou autres os constitutifs du squelette humain dans l'estomac d'un loup ou que des blessés aient accusé « un gros loup » d'être leur agresseur. Tous les ans d'ailleurs, les registres des paroisses consignaient des morts causées par ces animaux voraces. Il est donc probable que de nombreux crimes, perpétrés par ces derniers, furent portés au compte de « la Bête » que les statistiques de l'époque accusent d'un nombre de meurtres variant entre 50 et 100.

Parmi les témoins qui prétendent avoir vu l'être monstrueux,

(1) Rapporté par Grimaud et Balmelle dans leur « Histoire du Gévaudan ».

les plus proches de la vérité sont ceux qui l'identifient à une hyène qui se serait, disent-ils, échappée d'une ménagerie de Beaucaire, au moment de la célèbre foire. En effet, la hyène se met souvent debout sur ses pattes postérieures. Or, des paysans ont vu « la Bête » debout, écoutant à leur porte pendant qu'ils parlaient d'elle, éclater de rire et s'enfuir sur deux pieds.

Partout, maintenant, dans la région, que ce soit au travail ou à la veillée, il n'était question que de « la Bête ».

Sa réputation gagna même les autres provinces. Les gazettes en parlaient sur plusieurs colonnes, s'étendant complaisamment sur son horrifiant aspect et ses crimes atroces. Le Gévaudan, naguère inconnu, occupait la vedette.

Messire éprouvait une joie délirante.

« La Bête » inspira l'imagerie, la littérature des almanachs, la chanson populaire.

Les complaintes s'élevaient sur vingt et trente couplets. Les plus connues furent :

PARTEZ

(Air : Ton humeur est Catherine)

Courage, chasseurs de France
Partez pour le Gévaudan,

.....

Poursuivre cette bête

qui ravage le pays.

Et votre fortune est faite

Si vous remportez le prix !

et :

PLEUREZ

Venez, les yeux en pleurs,

Ecouter, je vous prie,

Le récit des horreurs

D'une bête en furie.

.....

Lorsqu'elle tient sa proie,

Cette cruelle bête

En dévore le foie

Le cœur avec la tête,

Et ne s'abreuve que de sang !

L'Eglise s'émut des méfaits de « la Bête ». En décembre 1764, l'évêque du diocèse, Monseigneur de Choiseul, prit la

résolution qui s'impose dans les périodes de grandes calamités : peste ou disette. Il ordonna, dans tout le Gévaudan, des prières publiques et des jeûnes, afin d'obtenir, du ciel, l'extermination de ce nouveau fléau de Dieu.

De tout cela, « la Bête » se riait.

Au printemps de l'an 1765, le roi Louis XV paraît, à son tour, s'intéresser au monstrueux animal. Il envoie, en Gévaudan, un des meilleurs louvetiers de France qui organise une battue colossale avec 10.000 hommes. Quelques loups sont tués.

Mais, les forfaits de « la Bête » ne firent que croître.

Le roi décide, alors, une nouvelle expédition.

On en parle, à l'abbaye, comme d'un événement prodigieux qui va pouvoir mettre fin aux exploits criminels de « la Bête ».

Était-ce sur les appels pressants de sa famille ? Parce qu'il était blasé sur les jouissances que son séjour en Gévaudan lui procurait ? Ou à cause de l'expédition annoncée ?

Toujours est-il que Messire faisait part, presque aussitôt, à l'abbesse, de son prochain départ pour Paris.

Deux mois après, le lieutenant des chasses du roi, Antoine de Beauterne arrivait en Gévaudan avec les meilleurs arquebussiers, gardes-chasse et limiers du royaume.

La poursuite donne d'abord des résultats négatifs ; et pourtant, le chef de l'expédition semble mettre tout en œuvre pour déboucher « la Bête ».

Enfin, au début de l'automne, dans la dernière des battues organisées par les chasseurs désabusés, un énorme loup fut tué. Cela se passait en Auvergne ; néanmoins, M. Antoine crut avoir tué « la Bête ». Ceux qui avaient été blessés par elle la reconurent.

La nouvelle fut envoyée à Paris ; le roi la commenta longuement et embrassa le fils de M. Antoine en le nommant capitaine. Celui-ci ramenait, d'Auvergne, le gros loup embaumé qui fut exposé chez la reine, devant toute la cour. Une gravure du temps nous le représente entouré de gentilshommes en costume « à la silhouette » et de dames en falbalas. Nous imaginons les petits cris de frayeur ou d'horreur poussés par l'entourage ; nous croyons même voir la mère de Messire essayer une larme du bout de ses doigts gantés.

Enfin, la cour respire !

Le Gévaudan est en joie !

Antoine de Beauterne reçoit, pour son exploit, une substantielle pension et la croix de St-Louis.

Pourtant, en décembre de la même année, un jeune homme était blessé par un loup à Paulhac, à la limite actuelle de la Lozère et de la Haute-Loire. Jusqu'au printemps suivant, les loups attaquèrent la population : tant ils pullulaient, que la faim les amenait jusqu'aux abords des villes.

Evidemment, on accusa de tous leurs crimes la fameuse « Bête ». Elle n'avait donc pas été tuée par M. Antoine ?

Cependant, les Gévaudanais, déçus par les échecs successifs de l'armée et des louvetiers s'aperçoivent, enfin, qu'ils ne peuvent tenir leur salut que d'eux-mêmes.

Sous la conduite du marquis d'Apchier, ils organisent des battues d'envergure. C'est, maintenant, des gars courageux et résolus qui fouillent les bois touffus des Monts Lozère, de la Margeride et de l'Aubrac. Prêts à persévérer avec l'énergie du désespoir, leur vaillance et leur ténacité assurent leur succès :

De nombreux loups sont tués et, en juin 1767, un de ces carnassiers, pesant 130 livres, est abattu par Jean Chastel, dans la région qui s'appelle, depuis la Révolution, la Haute-Loire.

On le prend pour le monstre qui semait la terreur en Gévaudan, depuis près de 3 ans.

Cette seconde fausse « Bête » est, comme la première, envoyée à Paris. Mais, la cour ne s'y intéresse pas : la vogue de « la Bête » est passée.

Que cet énorme loup ne soit pas le mythe imaginé ne diminue en rien le mérite des chasseurs-paysans et des gentilshommes qui les commandaient.

C'est grâce à eux que le Gévaudan a été purgé d'un grand nombre de loups, que les habitants ont repris confiance et que la peur hallucinante a disparu.

Ces dernières battues amorcent, d'ailleurs, une lutte constante qui ne doit prendre fin qu'avec la disparition de la race lupine.

Quant à Messire, la véritable Bête ou plutôt le monstre du Gévaudan, il a quitté pour toujours cette région qu'il a terrifiée par ses exploits sadiques et il continue sa vie de cruelle luxure tantôt à Paris, tantôt dans le Midi, — emprisonné de temps en temps —, avant de mourir complètement dément dans un asile d'aliénés.

Je pense, amis lecteurs, que vous avez tous mis un nom sur cet abject et habile mystificateur.

Mais, son imposture dévoilée, un mystère subsiste :

Messire a-t-il trouvé des complaisances dans la place ?

Entendons-nous ! Des complaisances forcées, imposées par une autorité supérieure qui aurait contraint les chefs à un simulacre de recherches et les personnalités de la province à un silence résigné.

Et cela, dans le but de sauver du scandale une famille haut placée dans la hiérarchie sociale, et du déshonneur une caste où tous les membres sont, à ce point de vue, solidaires.

Relisons, pour étayer notre conviction, cette lettre, écrite par un noble lozérien, M. de Morangiès, en 1765, au sujet des chasseurs du roi. Elle n'est pas sans nous troubler.

« Il est rebutant, pour un peuple qui n'a, pour vivre, que son travail, d'être employé des jours entiers à des chasses pénibles et toujours infructueuses, tandis que ces Messieurs ont l'indécence de ne point payer de leur personne et de penser plutôt à un gain sordide qu'à la réussite d'une mission.

« Le sort de notre malheureux pays se décide au Malzieu, par ces aventuriers, au milieu de pots et de verres, et de concert avec tous les crapuleux de cette folle cité »¹.

D'autres faits insolites nous sollicitent aussi.

Sans parler de ce que nous appellerons « la comédie de Versailles », il est permis de se demander :

Pourquoi n'y eut-il pas d'autopsie sérieuse des tués ?

Pourquoi ne fit-on subir, aux victimes blessées par « la Bête », un interrogatoire précis et détaillé ?

Pourquoi ces portraits fantaisistes et officiels de « la Bête » ?

Pourquoi les gens intelligents de la province qui pensent, qui réfléchissent n'ont-ils pas fait des rapprochements, relevé des coïncidences ?...

Pourquoi ?... Pourquoi ?...

Enigme. Et celle-là, je crois bien qu'on ne la résoudra jamais.

(1) Cité par l'abbé Pourcher (Histoire de la Bête du Gévaudan).